Document generated on 06/03/2025 12:05 a.m.

24 images

24 iMAGES

N'ajustez pas votre appareil
Le voleur de savonettes de Maurizio Nichetti

Thierry Horguelin

Number 52, November–December 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/22504ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Horguelin, T. (1990). Review of [N'ajustez pas votre appareil / *Le voleur de savonettes* de Maurizio Nichetti]. *24 images*, (52), 79–79.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE VOLEUR DE SAVONNETTES
DE MAURIZIO NICHETTI

N'AJUSTEZ PAS VOTRE APPAREIL

par Thierry Horguelin

Les cinéastes italiens ont les meilleures raisons d'en vouloir à la télévision, tant le cinéma transalpin ressemble à un champ dévasté par les «restructurations du paysage audiovisuel», comme on dit. Au reste, ce n'est pas d'hier que la télé est objet de parodie, souvent facile, de la part du cinéma. Aussi, lorsqu'il avait voulu montrer la goujaterie médiatique, Fellini, mieux qu'un simple thème de satire, avait-il fait de la petite lucarne un véritable objet de mise en scène, engagé dans un projet formel. Au lieu de jouer benoîtement le cinéma contre la télé en prenant la pose de la vertu outragée, il accueillait la trivialité audio-visuelle pour mieux l'intégrer à sa tératologie personnelle. Dans le mésestimé ***Ginger et Fred***, les pubs n'en finissaient pas de bouffer le film de l'intérieur, comme des mites; et Fellini de phagocyter la télé en faisant mine de se laisser dévorer par elle.

Sans vouloir rivaliser avec cette ambition visionnaire, l'euphorique et malicieux ***Voleur de savonnettes*** n'en adresse pas moins à la télé le pied de nez combatif et moqueur de David à Goliath. Horloger minutieux sous ses dehors échevelés, Maurizio Nichetti monte un mécanisme précis et prévoit le grain de sable qui le détraquera.

Soit un cinéaste (joué par Nichetti lui-même) venu présenter son film à la télé, face à un pédant animateur qui ne lui en laisse pas placer une — et Claudio G. Fava, qui est réellement le présentateur du ciné-club de la RAI2, prend un malin plaisir à s'autoparodier. En contrechamp, une famille normale passe une soirée de télé normale, la chaude lumière du poste remplaçant les feux de foyer de jadis, pendant que papa lit son journal, que maman téléphone à sa mère et que fiston joue au légo. Début du film, intitulé aussi ***Le Voleur de savonnettes***, pastiche noir et blanc du mélo de De Sica, avec ses ouvriers chômeurs, ses mères qui rêvent de music-hall, ses enfants qui travaillent déjà et ses curés qui prêchent la résignation. Torrent de larmes garanti, mais déjà ce sont les premières pauses publicitaires, le réalisateur s'étrangle de rage et, soudain, voici la panne de secteur (il y en avait une aussi dans ***Ginger et Fred***) qui va bousculer le bon ordre des récits parallèles et fournir aux images l'occasion de leur dérèglement.

Dans l'ordre habituel: la bicyclette, le voleur (Maurizio Nichetti) et son bambin.

Car, le courant revenu, les vases de la fiction ont communiqué. Dans son salon, la famille moyenne ne remarque rien (c'est l'heure de coucher fiston), mais le mannequin suédois qui faisait de la réclame a basculé de son spot dans le film néo-réaliste, tandis que la femme de l'ouvrier surgit au milieu d'une rutilante pub de lessive (les savonnettes du titre?). Bref, les trois niveaux de narration se tamponnent et se télescopent gaiement, d'une manière aussi plaisante à suivre à l'écran que laborieuse à décrire après-coup. Affolé, le cinéaste n'a plus qu'à entrer à son tour dans son film pour démêler cet imbroglio, mais il est vite débordé, et bientôt pris à son propre piège. Il voulait simplement rappeler à l'ordre de sa maîtrise d'auteur un monde et des personnages qui lui échappaient pour vivre leur vie; le voilà, pour finir, prisonnier de la boîte à images. Victime de la pub, certes, mais aussi de sa présomption.

Ce type de films à tiroirs a des ancêtres et des contemporains illustres, de ***Sherlock Junior*** et ***Hellzapoppin*** à ***The Purple Rose of Cairo***. L'originalité du ***Voleur de savonnettes*** tient à ce que le piratage de la télé n'y sert pas seulement d'arrière-plan virtuose au récit mais vient nourrir la trame et relancer la fiction dans des directions aussi imprévues que logiques en leurs retournements. Manière de cannibaliser en retour la publicité, elle-même si souvent prédatrice du cinéma. Au joyeux torpillage de la banalité audio-visuelle, la silhouette chaplinesque de Nichetti et son don inné du slapstick conjoignent en outre un burlesque lunatique et rêveur qui donne au film son climat de folie douce. Cette allégorie loufoque des rapports cinéma-télé offre enfin en raccourci l'histoire du cinéma italien, du néo-réalisme au chaos d'aujourd'hui, au milieu duquel elle apparaît comme un salutaire ballon d'oxygène. ■

LE VOLEUR DE SAVONNETTES
Italie, 1989. Ré.: Maurizio Nichetti. Scé.: Maurizio Nichetti et Mauro Monti. Ph.: Mario Battistoni, Mont.: Rita Olivati. Mus.: Manuel de Sica. Int.: Maurizio Nicheti, Caterina Silos Labini, Federico Rizzo, Heidi Komarek.